

## PRÊT-A-PORTER

Tous les matins - sauf le dimanche et le lundi où *les choses sont différentes* - il se lève à six heures, la boutique ouvre à neuf heures, de six heures à neuf heures il prend la mesure de *ce jour-là*. C'est à dire de cette journée qui commence et qui commence comme chaque journée par une atmosphère différente de celle de la veille. D'abord il y a la couleur. La couleur traverse les volets entrouverts et s'empare un peu de l'espace de la chambre et se diffuse sur les murs, y dessine des motifs plus ou moins lumineux. Question de temps. Question de saison. Question de jour mais pas de l'heure du jour car à ce moment-là il est *toujours* (sauf le dimanche et le lundi) six heures passées de quelques minutes. Après. (Après la couleur) il y a les sons. Les sons et les rythmes. Pulsations, respirations. C'est subtil de prendre ces mesures-là. Cela demande de la concentration et il redouble d'attention pour capter la subtilité d'un froissement de drap, du chant d'un oiseau, du son étouffé d'un moteur. Ensuite c'est le parfum. C'est l'odeur de ce jour-là et ce n'est pas facile parce qu'il faut détecter dans l'odeur de la chambre la fragrance particulière qu'apporte cette nouvelle journée. Et puis il y a la façon dont tout cela occupe l'espace. Il y a le poids, plume, plomb, mais pas que la plume ou le plomb mais une infinité de mesures extrêmement sensibles et variées (il ne connaît pas de mots suffisamment pour les nommer toutes, d'ailleurs). Maintenant la substance de la journée il sait. Maintenant il revient à ses pensées à son corps à lui qui doit - maintenant que le décor est esquissé - se lever de son lit et ouvrir la fenêtre et en grand cette fois les volets et ce qu'il faut maintenant c'est aussi que la substance de cette journée commence à s'installer qu'elle prenne ses aises (autrement dit qu'elle s'affirme) enfin que le décor soit planté pour de bon et qu'il puisse, lui, maintenant debout face à la fenêtre, maintenant conscient de la teneur de la substance du jour, se préparer en conséquence (et arriver à l'heure à la boutique - comme tous les jours).



*Une des choses* qu'il sait faire très bien c'est prévoir les variations. Car la lumière va changer, le poids va changer, les odeurs vont s'emmêler à d'autres odeurs, les sons vont laisser place à d'autres sons et tout cela va s'empiler se côtoyer se mélanger. Mais cela il sait vraiment bien le deviner. Cela est une chose qu'il sait très bien faire depuis très (très) longtemps. Le plus difficile concernant toutes les choses qu'il faut faire (presque) tous les matins c'est ce qu'il fera après que - l'eau coulant sur sa peau - ses mains aient savonné et ainsi retracé tout son corps et

ainsi ressenti comment lui (sa peau son corps) allait entrer en contact avec la substance et comment il allait y participer et se fondre en elle (à moins qu'elle ne se fonde en lui). Et c'est cela, la conscience sensuelle de son corps (couleurs poids épaisseurs odeurs rythmes et sons) qui lui permet de décider finalement quel costume il portera ce jour-là. Et c'est d'un pas assuré qu'il se dirige vers la penderie. Et il choisit aussi sûrement sous-vêtements, vêtements, accessoires et chaussures adéquats. À la fin le parfum ça il sait. Il sait quelles seront les notes les plus justes car cette fois tous les éléments de la scène sont en place et le parfum constitue le dernier accord et alors il sort et en effet tout cela semble accordé. S'imprégner des nuances de la ville et de leurs variations (encore couleurs, encore mesures, encore odeurs et rythmes et sons) c'est ce qu'il fait pendant la durée du trajet qui le mène à la boutique. À neuf heures moins quelques minutes il passe la porte latérale entre et enclenche les éclairages artificiels qui diffusent une atmosphère vraiment élégante et paisible. Il lève le rideau (que la lumière – celle du jour - s'engouffre) et il lui semble à chaque fois (c'est fou après toutes ces années) il lui semble que les articles et les objets et les meubles et les murs soupirent s'étirent s'ébattent et se réveillent. Il allume l'ordinateur, lance la musique appropriée, prépare la caisse. S'assure d'un coup d'œil que tout est prêt (*bien prêt*) et puis, à neuf heures, il ouvre la boutique. Ça fait dix ans *déjà* qu'il est vendeur à **La Belle Heure**.



La première fois il ne la remarque pas. C'est pourtant bientôt l'heure de la fermeture mais il se trouve que ce soir les clientes s'attardent dans le magasin, plus ou moins en quête de conseils, plus ou moins convaincues de l'effet que produiront sur elles la petite robe en soie et coton bleu lavande, le manteau de laine cintré ou la jupe noire à volants de dentelle. Elles savent, les clientes - c'est-à-dire celles qui fréquentent la boutique - qu'ici le temps diffère de celui des rues qui mènent à La Belle Heure. Elles savent quelle importance il attache à chacune d'elles et combien lui importe l'esthétique. Depuis le temps (mais n'en-a-t-il pas toujours été ainsi ? Car aussi loin que remontent ses souvenirs il retrouve la trace de ce goût, de cette sensation - de cette *certitude* ? - que *certaines choses sont faites pour certaines autres choses* et que lorsqu'on les assemble entre elles, ces choses, alors cela va tellement de soi qu'on n'y peut rien, c'est beau) depuis tout ce temps qu'il est vendeur à La Belle Heure son sens de l'esthétique lui vaut (à lui, à la boutique) la reconnaissance et le succès. Alors comme les clientes - encore nombreuses malgré l'heure tardive - l'accaparent, il ne la remarque pas. Et puis de toute façon elle ne reste pas très longtemps dans la boutique. Et puis elle ne demande

rien. Et puis elle ne le regarde qu'à peine. Et c'est un regard très furtif et c'est juste au début quand elle est entrée dans la boutique qu'elle a lancé vers lui ce regard furtif parce que maintenant elle ne fait que passer devant les portants devant les miroirs derrière les clientes (c'est-à-dire les vraies clientes celles qui essaient les vêtements, lui parlent, rient avec lui et repartiront avec la petite robe, ou le manteau, ou la jupe à volants de dentelle). Elle traverse le magasin et sort. Elle n'est vraiment pas restée longtemps dans la boutique et c'est peut-être pour cela qu'il ne la remarque pas, ce soir-là. La deuxième fois c'est le lendemain. Elle entre dans la boutique à la même heure (ou presque) que la veille et lorsqu'elle entre, justement - comme il accompagne une jeune femme vers les cabines d'essayage - il s'éloigne mais cette fois-ci (peut-être parce que ce soir les clientes sont moins nombreuses) il se retourne au tintement du carillon de la porte d'entrée la voit et la salue mais cette fois non plus, il ne la remarque pas. Peut-être parce qu'elle a baissé les yeux lorsqu'il s'est retourné pour la saluer. Ou peut-être parce qu'il est (encore) déjà occupé. Elle compte bien rester dans la boutique un peu plus longtemps. Alors ce qu'elle va faire c'est regarder plus attentivement les vêtements qu'hier elle n'a fait qu'entre-apercevoir. Elle décide de commencer par ceux qui se trouvent tout près de la porte d'entrée. Elle reste là, debout, pendant elle ne sait combien de temps elle regarde. Elle fait comme elle peut pour regarder parce que les vêtements sont posés sur des cintres et les cintres sont alignés sur un portant ce qui fait qu'on ne voit des vêtements qu'un seul côté (le droit) et que cela ne lui en donne qu'un aperçu encore très partiel (d'autant qu'elle n'ose pas trop s'approcher pour pouvoir regarder de plus près). Comme elle est absorbée dans sa contemplation et dans l'attention que cela lui demande elle ne se rend pas compte qu'il remarque enfin sa présence et qu'il l'étudie d'un œil observateur.



Il n'aime pas du tout les vêtements qu'elle porte. Leurs couleurs sont ternes, leurs coupes, informes. L'ensemble que cela produit tiendrait plus d'un déguisement pour soirée décalée ou franchement ringarde. Ça l'étonne un peu qu'elle ait pu rentrer dans sa boutique. Ça ne paraît pas dans *la logique des choses*. Mais depuis le temps il sait faire la part des choses (et de la logique) alors il s'approche et lui demande s'il peut la renseigner. Il capte le léger sursaut que sa question provoque et cela aussi l'étonne car enfin ici c'est un magasin de prêt-à-porter féminin et ici une femme doit bien s'attendre à ce que lui, qui en est le vendeur, s'adresse à elle pour lui proposer ses services, mais elle, non, visiblement elle ne s'y attend pas et elle bredouille un *non merci je regarde* auquel il répond qu'il se tient à sa disposition si toutefois et

en attendant il se met à la disposition d'une autre cliente (une qui le réclame). Alors comme il ne fait plus attention à elle, elle s'en va. La troisième fois (c'est-à-dire le jour d'après) il se dit tiens la revoilà celle-ci et pour lui cela fait deux jours et non pas trois qu'elle vient à la boutique à peu près à la même heure (c'est-à-dire un peu avant la fermeture) puisqu'il n'avait pas du tout remarqué sa présence la première fois, ce qui fait qu'il ne trouve pas cela trop étrange (un peu étrange peut-être mais pas *trop* étrange). Ce soir-là à cette heure-là il ne reste à part elle dans le magasin que deux clientes, une mère et sa fille. Il les laisse chercher et essayer seules car il a perçu en elles ce sens de l'esthétique qui se passe de conseils et leur fera choisir avec justesse la tenue faite pour elles. Celle-ci en revanche (cette fois c'est certain) ne possède pas ce savoir. Ses vêtements (différents de ceux de la veille) sont toujours aussi laids. Puisqu'à nouveau elle refuse ses conseils il l'observe un peu plus attentivement. Il ne s'agit pas de bas de gamme, les tissus sont de qualité et à ce qu'il peut en juger le pantalon et le foulard proviennent de marques relativement coûteuses (pas le manteau, ni les souliers). Il ne s'agit pas non plus d'antiquités, tout ce qu'elle porte doit dater des collections des deux ou trois hivers précédents. Il s'agit bel et bien de manque de goût et du sens de l'harmonie des choses. Ce qu'il trouve étrange (tout de même) c'est qu'elle ne touche à rien. On dirait qu'elle n'ose pas s'approcher des articles pourtant disposés de manière attirante et accessible. On dirait qu'elle boude le plaisir que pourrait lui donner le contact sur sa peau des tissus délicats dont sont tissés les vêtements de la boutique et l'excitation de les porter et peut-être (dans son *cas particulier*) serait-elle troublée de son image et du regard qu'il poserait sur elle. Elle réussit à s'attarder encore un peu plus ce soir, ce qui fait qu'elle a dépassé les deux premiers rayons du magasin et se dirige maintenant vers une nouvelle rangée de vêtements. Au passage elle se reflète dans un miroir et constate qu'il la regarde. Ça ne dure pas pourtant parce qu'une vraie cliente l'interpelle et qu'il s'empresse de répondre à sa demande. Elle poursuit un peu l'exploration de ce rayon et d'un coup elle s'en va.

~~~~

La troisième fois est suivie d'une autre fois et d'encore une autre et ainsi tous les soirs (sauf le dimanche et le lundi) elle pénètre dans la boutique un peu avant l'heure de la fermeture. Ce qui fait qu'à force elle a vu tous les rayons et que maintenant elle se concentre sur ceux qu'elle préfère et ceux-là elle les regarde plus longtemps. Ses tenues toujours aussi laides lui font moins mal aux yeux maintenant et quand les clientes ont presque toutes quitté la boutique et qu'il n'est pas trop sollicité il peut l'observer à loisir. A plusieurs reprises il essaie de l'aborder.

Un soir. Si je peux me permettre Madame cet ensemble vous irait à merveille et elle rougit à peine, baisse les yeux qu'elle a bleus. Un soir. Désirez-vous Madame que je retire ces vêtements. Vous les verrez mieux, vous en apprécierez la coupe, et les détails aussi (et un instant il ne sait pas de quels vêtements il parle). Et elle (non merci) esquisse un sourire. Un soir. Je suis là. Si vous avez besoin. Prenez votre temps. Un soir, il se demande si tout ce temps qu'elle a c'est elle qui lui donne ou bien si c'est lui qui lui prend. Il ne se dit pas que c'est une drôle de question parce que c'est une question qui lui vient naturellement. Comme lui paraît naturelle maintenant la présence continue de cette femme qui *ne touche à rien*. Les jours passant il aurait pu l'oublier. Elle est tellement discrète. Et puis un soir elle n'est pas là. Il va fermer la boutique, elle n'est pas là. Les coudes appuyés au comptoir il sent l'effet que cela fait l'absence de cette femme.



Comme il va verrouiller la porte elle entre. Il la suit du regard tandis qu'elle se dirige d'un pas tranquille mais sûr vers l'un de ses rayons préférés. Ses vêtements sont à pleurer. A la voir s'installer au sein de la boutique à l'heure de la fermeture il se dit qu'elle a devant elle toute l'éternité et qu'elle pourrait rester là, dans la boutique, à refaire toute sa garde-robe qu'il pressent à l'image de ce qu'elle porte, fade. Il s'approche. Elle devine sa présence alors qu'il se tient juste derrière elle. Il a le temps d'apercevoir le duvet fin sur sa nuque avant qu'elle se retourne et qu'il plonge dans ses yeux. Cette fois elle ne cherche pas à se soustraire et c'est la première fois. Cette fois son visage ne reflète ni malaise ni maladresse mais c'est son corps entier qui se concentre se tend se soumet aux émotions qui doucement puis plus - de plus en plus - intensément s'en emparent. Elle ne comprend pas encore ce qui se passe. Elle ne ressent aucune envie d'y échapper. Il ne sait pas où tout cela va les mener mais il n'a qu'une envie. C'est d'y aller. Identique il semble, leur assurance. Réciproque, leur attirance. Sans rien dire il ôte son manteau elle sourit ne se détache pas de son regard lui non plus ne la quitte pas des yeux tandis que le manteau tombe à ses pieds. Lui vient l'envie de détacher ses cheveux mais non ce n'est pas ça alors il recule - à peine - parce qu'il faut qu'il demeure dans l'espace qui s'est créé autour d'eux mais qu'il puisse - aussi - la voir mieux. Et ce qu'il faut faire il le sait - bien sûr il l'a toujours su cela c'est quelque chose qu'il sait faire très bien - et comme elle le regarde maintenant d'un air entendu il se rapproche et défait sa chemise et il fait cela de manière si lente et délicate qu'elle en frissonne un peu et il perçoit la pointe de ses seins qui se tendent à travers le tissu et comme il enlève cette chemise il constate – mais cela doit-il

l'étonner – qu'elle ne porte rien au dessous. Alors il prend un peu de temps - que s'insinue en lui ce que cela fait la vue de ces deux petits seins qu'il pourrait recouvrir de ses mains (ou même ce qu'il pourrait faire c'est y poser ses lèvres, déposer un baiser, du bout de la langue goûter le parfum de sa peau) - et il se baisse à genoux devant elle et délace les souliers qu'il retire de ses pieds fait glisser les chaussettes de nylon légèrement filées se relève d'un seul coup et pose ses deux mains tout autour de sa taille. Elle, se laisse faire délicieusement. Cela lui plaît. Elle a toujours ce sourire léger amusé. Les mouvements - pourtant imperceptibles - de son corps elle, les sent, lui, les voit. Elle aime ce qu'elle sent, elle aime, aussi, qu'il voit. Il sait que c'est troublant il sait qu'elle est troublée ses mains effleurent ses hanches elle ferme les yeux et c'est la chaleur et c'est la pression et c'est l'envie que cela dure, les mains de cet homme. Ces mains, qui maintenant se rapprochent l'une de l'autre pour se rejoindre sur son ventre et sans hésiter une seconde elles dégrafent le bouton ouvrent la fermeture éclair du pantalon, si ample qu'il glisse à ses pieds. Et puis c'est tout son corps à lui qui descend encore et son regard aussi tout le long de son corps à elle et il l'arrête son regard à peine plus bas que son ventre et ses mains y reviennent et empoignent la culotte et l'enlève aussi elle sera plus jolie s'il l'enlève. Il se penche un peu pour soulever légèrement l'une après l'autre ses jambes et l'aider à se débarrasser des vêtements qui l'entravent et maintenant le voilà de nouveau debout devant elle. Tension encore. Concentration. Sur les traits de son visage tandis qu'il la regarde, parcourt les courbes de son corps. Tension et concentration dans les fibres de son corps dont il prend la mesure. A la regarder il se dit qu'ainsi - nue devant lui - elle serait presque belle. Alors il se dirige vers les portants, les étagères et il choisit d'un geste sûr des vêtements des accessoires et des chaussures et il commence à la vêtir. Une jupe évasée de soie noire et de dentelle qu'il attache à sa taille et s'y trouve parfaitement ajustée. Un petit pull de coton bleu nuit tout contre sa peau si contre qu'on peut voir encore le bout des seins pointer. Une parure de bijoux argentés, collier, bracelet, boucles d'oreilles, bijoux très fins. Une paire de chaussures à talons, bride au-dessus du pied, noires. Il a bien fait de ne pas détacher les cheveux. Il se dit qu'elle aura froid un peu malgré le manteau de laine bouillie qu'il lui fait enfiler maintenant. Ils échangent un regard et elle comprend. Laissant sur le sol de la boutique ses vêtements informes elle se dirige vers le miroir. Il la suit. Elle se contemple. Elle le regarde, aussi. Il va lui dire « Vous reviendrez ? » lorsque le tintement du carillon de la porte d'entrée attire son attention. Il se retourne pour voir qui est entré. Mais il n'y a personne dans la boutique. Plus personne.